

FEUILLETON DE L'ABEILLE

# LE FILS DU NAUFRAGEUR

PAR GUSTAVE LE ROUGE

—Evidemment, dit-elle, la situation à Paris, est très dure, dans les conditions où vous vous trouvez. Mais il ne faut parfois qu'une bonne chance pour sortir d'affaire; et si cela ne dépend que de moi, je vous promets que cette bonne chance, vous la rencontrerez. Je vais m'employer de tout mon cœur à vous caser et nous verrons bien.

—Svivan Bréchal les encourageait sans. Mais il avait d'autres projets, à l'endroit des dames Juiskung.

—Laissez faire, disait-il avec de petites mines rusées. Patientez. Le temps et la patience arrangeront bien des choses.

Il ne voulait pas en dire plus long. Mais avec une attitude de policier émérite, il se faisait expliquer par Hertha ou par sa mère toutes les circonstances qui pouvaient l'aider dans la tâche en apparence impossible qu'il s'était donnée, de retrouver la fortune enlignée.

Les dix jours étaient écoulés. Le moment du départ était venu pour les Bréchal, rappelés à Paris pour la représentation d'une pièce nouvelle.

Comme ils devaient partir de grand matin, ils consacreront leur dernière soirée aux dames Juiskung. Tout le monde était triste ce soir-là.

Léonide, vraiment peinée de laisser ses amis presque dans la détresse, et n'osant leur offrir de les aider d'une façon personnelle, gardait un silence plus tragique encore que de coutume.

Raymond souffrait de voir que le temps passait sans que l'enquête avançât. Bréchal, en somme, n'avait rien débrouillé, et s'était contenté de faire des promesses qui retardaient encore la découverte de la vérité.

Seul l'acteur était presque gai. Mais il sentait que ses plaisanteries ne portaient pas.

A la fin de la soirée, il pria Mme Juiskung de lui communiquer les numéros des actions qui avaient péri dans le naufrage.

—Je ne puis rien vous promettre de bien certain, dit-il; mais il se peut que la publication de ces numéros, publication dont je vais m'occuper, amène pour vous de bons résultats.

Le lendemain, les Bréchal étaient repartis, et l'existence monotone des habitants de Plenkner avait repris son cours habituel.

**IX LA DEMANDE**  
Le printemps coulait à sa fin. Au haut de la colline de Plenkner, les maigres moissons d'orge et de seigle commençaient à mûrir.

Les pommières et les pruniers avaient déjà perdu leurs fleurs. Les processions du Saint-Sacrement et la bénédiction des barques de pêche avaient eu lieu.

L'été allait venir dans quelques jours. Aucun fait nouveau n'était venu modifier la situation de Raymond et des dames Juiskung.

Bréchal, sans doute trop occupé, n'avait pas écrit. Le parc et le manoir des Chouardec, transformé par un assidu travail, prenait de plus en plus une physionomie coquette de petit château.

Le bois mort enlevé, les broussailles défrichées, les allées sablées de gravier donnaient à la propriété un aspect de prospérité et la joie.

Par degrés, grâce à une ligne de conduite patiemment suivie, le village d'épaves et son fils arrivaient à la respectabilité.

Il était facile de prévoir que, dans quelques années, ce seraient des personnages avec qui il faudrait compter.

Petit à petit, Anatole, et le père Chouardec lui-même, étaient devenus moins familiers avec les gens du pays.

—Ils ne mettaient plus les pieds à l'auberge du village, et s'informaient d'un air protecteur de la santé des gens et du succès de la pêche.  
On succombait à les considérer.  
Raymond, qui se rendait compte de leurs progrès dans l'opinion, avait de plus le sentiment d'une dévotion.

Il quelquefois, pour être jamais heurtés. Ce sont des âmes trop hautes pour s'adonner aux petites intrigues, et mettre en œuvre les petites habiletés qui font le succès de tant de gens. Quand elles auront épuisé leurs dernières ressources, elles se laisseront mourir plutôt que d'implorer l'assistance de personne.

Et son imagination exaspérée se représentait, par un matin d'hiver, d'un de ces cruels hivers qui couvraient la lande de neige, et faisaient grogner la tempête autour des récifs, les dames Juiskung, mortes toutes les deux dans leur maisonnette, près de la lampe éteinte et de l'âtre désert.

Raymond, à cette pensée, avait de véritables accès de fureur contre les Chouardec.

Il les détestait maintenant, au point d'envisager avec plaisir l'idée de leur mort.

Il était devenu de plus en plus assidu auprès de Hertha et de sa mère. Maintenant il ne passait pas un soir sans se rendre à la maison du Calvaire.

Il retrouvait, dans ce paisible intérieur, toutes les joies de la famille. Il avait sa place près du foyer, où la bouillotte chantonnait dans les cendres.

Il lisait, ou discutait avec Hertha; et il arrivait souvent que, sans s'être donné le mot, ils se trouvaient absolument du même avis sur telle œuvre de génie, sur tel fait de la science ou de la politique.

Un mois s'était écoulé de la sorte, dans le recueillement de cette existence toujours pareille, et dont l'uniformité ne paraissait point monotone, lorsque Bréchal donna de ses nouvelles.

Une lettre brève du comédien, dans laquelle il s'excusait de sa vie trop occupée, accompagnait un exemplaire d'un journal qui publiait les numéros des obligations perdues, précédés d'une courte note.

Raymond comprit, à la façon dont elle était rédigée, que Sylvain avait dû payer cette insertion.

Il en eut plus d'estime pour le comédien, mais son découragement augmenta.

Ainsi donc, sans argent, tout était impossible, même de se faire rendre justice.

Et il en vint à penser que Sylvain s'était peut-être un peu vanté, et que dans leur tâche commune il devait, à Paris, se heurter à autant de difficultés que lui-même en rencontrait à Plenkner.

À quelques jours de là, une catastrophe acheva de l'abattre. L'inspecteur des écoles primaires vint faire, à Plenkner, sa tournée annuelle.

Après avoir interrogé les enfants —rapidement, car il avait cinq villages à visiter dans la même journée— il prit Raymond à part, et d'un ton autoritaire qu'appuyaient son embonpoint, sa calvitie et sa rosette violette.

—Monsieur, dit-il, l'administration supérieure de l'enseignement est très mécontente de vous.

—Mais, objecta poliment Raymond.  
—Monsieur, veuillez me laisser continuer jusqu'au bout, s'il vous plaît... L'administration s'érigera, dis-je, est très mécontente de vous. Non pas que l'on ait à se plaindre de la manière dont vous distribuez l'instruction que vous êtes chargé de répartir à la jeunesse scolaire de Plenkner; mais nous avons, sur votre moralité, de très fâcheux renseignements.

—Ma moralité! s'écria Raymond, stupide d'enthousiasme.  
—Oui, monsieur, votre moralité. Il est avéré que vous passez la plupart de vos soirées chez des personnes d'une réputation plutôt douteuse, et qui habitent à l'extrémité du village, une maisonnette presque isolée.

—Les dames Juiskung! murmura Raymond indigné.  
—Vous voyez, monsieur, que je suis renseigné. Vous venez de nommer vous-même, ce que je n'eusse pas fait, par discrétion, les personnes que l'on vous reproche de fréquenter.

—Mais, monsieur, dit Raymond avec empressement, ces dames sont les plus honorables, les plus dignes...  
—Quelle chaleur vous mettez à les défendre! Il suffirait, monsieur, tout ce que vous allégueriez ne pourrait que confirmer mes soupçons. Sachez que je n'ai pas à m'inquiéter du plus ou moins d'honorabilité des dames Juiskung, ainsi que vous les appelez. Il suffit que ce soient des dames seules, et que l'opinion publique soit en éveil à leur sujet, pour que vous vous absteniez désormais de vos visites.

—Monsieur l'inspecteur, dit Raymond qui avait repris son sang-froid, j'obéirai à vos injonctions.  
—Tenez-vous le pour dit. Ceci n'est qu'un premier avertissement. Une désobéissance nous ferait digne, à votre égard, de mesures de rigueur.

—Au revoir, monsieur l'instituteur, dit l'inspecteur en répondant à son salut. Allez, et ne mettez pas en oubli que l'homme à qui incombe la mission sacrée de former l'esprit et le cœur des jeunes générations nationales, doit donner lui-même l'exemple de l'intégrité, de la bienfaisance et de la moralité.

## LE CHOMAGE S'ACCROIT EN ANGLETERRE

Le mouvement de recrudescence du chômage qui s'était manifesté en Angleterre de septembre à octobre s'est poursuivi d'octobre à novembre. Au 9 décembre le nombre officiel des chômeurs s'établissait à 1,733,718, dont 1,412,372 hommes et 321,346 femmes. En novembre ce total ne dépassait pas 1,729,000, dont 1,332,000 hommes et 294,000 femmes. Le pourcentage des chômeurs se compare à l'extérieur de la façon suivante :

	1919	1920	1921
Janvier .....	2.5	2.9	6.9
Février .....	2.8	1.6	8.5
Mars .....	2.9	1.1	10.0
Avril .....	2.8	0.9	17.8
Mai .....	2.1	1.1	22.2
Juin .....	1.7	1.2	23.1
Juillet .....	2.0	1.4	16.7
Août .....	2.2	1.6	16.3
Septembre .....	1.6	2.2	14.8
Octobre .....	2.6	5.3	15.6
Novembre .....	2.8	3.7	15.9
Décembre .....	3.2	6.1	

Le point le plus aigu de la crise a donc été atteint en juin dernier. Depuis, une amélioration sensible s'est révélée jusqu'à fin septembre, époque à laquelle le pourcentage des ouvriers sans travail ressortait à 14.8%, alors qu'il dépassait 23% trois mois avant. En octobre le mouvement de diminution s'arrêta et à fin octobre le nombre des chômeurs est supérieur aux statistiques de fin septembre. Cette recrudescence de chômage se poursuit en novembre. D'autre part, d'après les statistiques partielles concernant le mois de décembre, il est à prévoir que le pourcentage des chômeurs à la fin du mois accusera une nouvelle augmentation sur le mois précédent.

## LE PLUS GRAND VOL DE L'HUMANITE

De M. Louis Forest, dans "Le Matin".  
Un peu d'émotion chez les savants: on a, par confusion, cru que le mètre qui sert, pour l'univers entier, d'étalon fondamental du système métrique, celui d'après lequel tous les mètres sont construits, s'était raccourci. En réalité, il ne s'agissait que des étalons d'usage qui, fatigués par trente ans de service, ont diminué de 4/10 de millième de millimètre, c'est-à-dire de 4/10 de pou. Les étalons de référence, ceux qui servent de base, sont restés, eux, intacts.

Beaucoup de braves hommes, fort ignorants, ne comprennent point que des savants se soient amusés par 4/10 de micron. Le récit qui suit leur démontrera l'importance d'un événement qui leur paraît si petit.

L'œuvre la plus admirable de la Révolution française a été la fixation du système métrique. Ce fut un grand moment que celui où fut décidée que le mètre serait la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre et où Delambre et Méchain partirent pour Mesurier, au milieu d'aventures inouïes, le mètre-type. Mais Delambre et Méchain se trompèrent dans leurs calculs. La dix-millionième partie du quart du méridien terrestre est plus grande que leur mètre de 0 m. 0002.

J'ai connu un doux maniaque qui parlait de ce fait pour dénoncer le plus grand vol de l'humanité. Lorsque vous achetez, disait-il, un mètre d'étoffe, on vous donne la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. Si on se sert d'un mètre ordinaire on vous lèse donc de 0 m. 0002, c'est-à-dire de 2 mètres par 10,000 mètres. Imaginez tout ce qui s'est vendu en mètres depuis la Révolution, de la soie au tarif des chemins de fer. Ajoutez les faux poids. Car un kilogramme c'est un décimètre cube d'eau pure, si bien que quand vous achetez un kilo de cerises on vous vole légalement de 0 mc 000,000,000,000 d'eau pure, etc. Mon maniaque estimait que le vol ainsi subi par l'humanité entière se montait à 3,806,683,000,000,000 de francs d'avant-guerre.

Voilà ce qui prouve qu'il ne faut pas négliger de veiller sur l'exactitude du mètre.

## LA GROSSE BERTHA UN AVEU ALLEMAND

Le "New-York Herald", de Paris, commente un aveu allemand: les Allemands comptaient sur la grosse Bertha moins pour détruire les murailles que pour pulvériser le moral de Paris.

"Ces obus, chargés de 'kultur', devaient réduire en dix salves la conscience et la confiance françaises. Ils en jugeaient d'après eux et reconnaissent maintenant que s'il était tombé un 'gros noir' sur l'Alexanderplatz, puis un autre sur le Jardin zoologique, puis un autre encore sur la Schlessisch station, le cœur allemand aurait lâché, l'effet matériel a été sans doute supérieur à l'effet moral. Bien mieux, la confiance parisienne avait gagné les étrangers hôtes de la ville.

Un Brésilien, M. Graça Aranha, que l'on pressait de partir, s'écria: "Je ne quitte pas 'mon' Paris lorsqu'il souffre". La Bertha a fait serrer les rangs. Les artilleurs allemands calculaient le trajectoire de leurs projectiles, mais les politiciens jugeaient moins bien de la trajectoire morale de leurs projets.

Parce que, comme le dit excellemment le "New-York Herald", ils étaient inhumains.

## COMMENT ON VIT EN RUSSIE

D'APRÈS LE JOURNAL D'UNE FEMME

Oh! mes chères lectrices, que le ciel nous préserve des révolutions! Je viens de parcourir des notes prises à Pétersbourg, en 1919, par la femme du romancier Dmitri Merékjowsky. (Celle dame est elle-même un poète distingué connu sous le nom de Z. Hippilius.) Il est à souhaiter que ces pages tombent sous les yeux de certains "idéalistes" qui admirent encore le régime bolcheviste. Ils achèveront, peut-être, de perdre à cette lecture leurs dernières illusions et leur confiance en l'action régénératrice des violents bouleversements sociaux.

Mme Merékjowsky était, au temps des tsars, une révolutionnaire. Elle appartenait à ce milieu dit "Intelligentsia" qui se laissait volontiers appeler la Conscience ou le Voix de la Russie. En 1917, elle avait salué avec enthousiasme l'aurore empourprée où elle crut—comme beaucoup d'autres—reconnaître l'aurore de la liberté. De son bel appartement situé dans une belle rue d'un quartier aristocratique, près du palais de Tauride, où siégeait la Douma, elle suivit ensuite, avec angoisses, les événements et il semble qu'aujourd'hui, la faim, le froid, la terreur n'aient plus de surprises en réserve pour elle.

Mme Merékjowsky fut cependant, à certains égards, moins à plaindre que ses voisins, parce qu'un de leurs amis parvint à s'introduire dans le soviet de la maison qu'elle habitait. On sait que le gouvernement intérieur de tous les immeubles est exercé par des soviets, ou "Comités de pauvreté", composés de paysans, d'ex-chauffeurs, de domestiques, et présidés par le concierge. La mission de ces comités consiste principalement à persécuter les bourgeois (bourgeois) sous prétexte de les surveiller. Mais le concierge-président de Mme Merékjowsky était un paysan naïf qui n'avait pas une confiance illimitée dans la durée du régime soviétique. Il tenait à rester en bons termes avec "les Messieurs" et il gardait quelques égards pour les protégés de son collègue, le "Monsieur".

Mais Mme Merékjowsky ne put se dérober à la loi qui, en 1919, ordonnait à tous les locataires de monter à tour de rôle la garde pendant trois heures, jour et nuit, devant la maison. Et devant les portes on vit alors, ici un enfant, là une jeune fille, plus loin une aieule, et parfois si âgée qu'on avait dû l'asseoir dans un fauteuil délabré.

Les perquisitions nocturnes se succédaient. La police s'était adjoint une brigade féminine. Ces harpies s'intéressaient particulièrement au contenu des armoires. On était mal noté lorsqu'elles n'étaient pas vides. Elles le furent bientôt car il fallait manger. Un livre de thé coûtait 1,200 roubles. On trouvait parfois de la farine de sarrasin à 300 roubles le demikilo; mais elle était mélangée d'une grande quantité de très petits clous qui pesaient lourd. Le beurre coûtait 3,000 roubles la livre. On se battait dans les rues autour des chevaux crevés. Il y eut plus horrible. Les soldats chinois étaient chargés de fusiller les condamnés à mort, et les cadavres des suppliciés devaient régulièrement être livrés en pâture aux animaux du jardin zoologique. Mais les Chinois dérobaient les plus jeunes corps, les vendaient et les vendaient comme viande de veau. Ce trafic se faisait au Marché au foie. Un médecin, ami de Mme Merékjowsky, ayant reconnu au os que cette viande était de la chair humaine, dénonça ce commerce à la police. On lui conseilla de se tenir coi s'il ne voulait pas finir, lui assez, sur un étal, au Marché au foie.

Cet hiver de 1919 à 1920 fut terrible. Le combustible manquait. L'entre-mêlée gelaient dans les encriers. En cette saison où la nuit dure dix-huit heures sur vingt-quatre, l'électricité ne donnait que quarante minutes de lumière. Je suis si faible, griffonne un jour Mme Merékjowsky, que je ne comprends presque plus rien." A plusieurs reprises elle revint sur l'angoissante sensation de l'obscurcissement de son intelligence.

"J'ai maintenant compris que le froid est pire que la faim, et l'obscurité pire que l'un et l'autre." Elle lisait, à ce moment-là, un livre intitulé La vallée de misère, et qui traitait de la famine qui ravagea la Russie centrale, en 1840. Si à plaindre ceux que furent les serfs, ils étaient assurés de recevoir, tous les jours, trois livres de pain, que leurs propriétaires étaient obligés de leur donner.

"Trois livres de pain! on se refuse à y croire!" s'écrie Mme Merékjowsky. Les bolcheviks étaient, bien entendu, à l'abri de ces souffrances. Tout ce qu'il y avait de nourriture et de bois leur appartenait. Ils étaient en possession de tous les automobiles. Gorki régnait alors. Un de ses anciens amis, qui l'avait autrefois sauvé de la mort, alla lui demander la liberté de son frère. Il trouva l'auteur de Thomas Gordéeff en train de déjeuner et se régaler de côteslettes aux concombres frais et d'une crème aux myrtilles. Gorki n'avait point son visage à partager ce festin, et l'accablait d'injures. La principale occupation du grand homme, en ce temps-là, était la chasse aux objets d'art. Il était, en personne, marchand de porcelaines et de bijoux, et "bourgeois" qui mourrait de faim. Il collectionnait aussi des al-

bums licencieux et des billets de cent roubles Romanof.

Il avait nommé sa seconde femme (la première et la véritable est à Moscou où il l'a abandonnée), commissaire de théâtres russes. C'est une ancienne actrice nommée Marie Feodorowna (comme l'Impératrice mère). Cette femme, d'une insolence et d'une hauteur sans pareilles, recevait à son ministère, et prenait plaisir à faire attendre pendant des heures les artistes, les écrivains, les acteurs, à qui elle accordait des audiences. Elle fit venir un jour un peintre célèbre pour qu'il dessinât des talons de bottines dont son concubiner ne saisisait pas la forme. Ah! l'intelligentsia n'était pas à la fête! Les écrivains risquant de mourir de faim les premiers, Gorki prit envers eux des airs de Mécène. Il fonda une institution pour leur venir en aide. Cela s'appela La Littérature Universelle, et on leur donna à traduire en russe des romans étrangers, qui ne furent d'ailleurs pas imprimés. Dmitri Merékjowsky fut employé à corriger ces traductions. Sa femme, pour quatorze nuits consacrées à revoir un roman français traduit par une pauvre demoiselle, reçut 1,000 lénick. "de quoi vivre une demi-journée." Gorki associé avec un nommé Grébine, avait aussi monté une sorte de maison d'édition, et l'achetait "pour l'avenir," les écrivains connus. Ainsi, toute la littérature russe est entre ses mains, par contrat, pour de longues années. Et il ne l'a pas payée cher, s'écrie Mme Merékjowsky. Il serait honteux de dire pour combien il nous a achetées, mon mari et moi. Mais des gens qui ont déjà la corde au cou n'ont pas à rougir de choses semblables." Un certain poète, nommé Louatcharsky, s'est fait nommer commissaire à la Littérature, et s'est attribué le rôle de "premier et unique poète terre russe." Il s'est arrangé un "palais des Beaux-Arts," et convoque par circulaires des critiques littéraires, sans emploi faute de journaux, pour leur lire ses poèmes. Il a nommé, à son tour, une demoiselle de ses amies, "commissaire des cirques." A une autre dame, il a donné un million et demi pour monter un théâtre d'enfants. Ce n'est pas l'argent qui manque. Malgré le communisme, il y a des fortunes considérables et des milliardaires autant qu'autrefois... Ce ne sont plus les mêmes, mais vous voyez qu'on ne s'en porte pas mieux.

D'après Mme Merékjowsky, le plus grand crime des bolcheviks est peut-être celui qu'ils commettent contre l'enfance. "C'est, dit-elle, la ruine préventive, l'anéantissement des générations futures." Il y a d'abord les enfants des asiles, les "enfants prolétaires." Elle les voyait passer sous sa fenêtre lorsqu'ils allaient jouer dans le parc du palais de Tauride. Ils avaient de petits visages maigres et terreux. Ils étaient affublés de bonnets rouges et verts et marchaient les pieds nus. Les bolcheviks ont essayé de se faire une réclame des enfants; mais les réfectoires publics où les mères sont obligées de conduire leurs petits ne leur donnent à manger qu'une assiette d'eau chaude où flotte une feuille d'on ne sait quel végétal. Dans les écoles on envoie quelques tourteaux de pain que les enfants s'arrachent comme de petits animaux, et quant aux écoles elles-mêmes, leur niveau est égal celui des maisons bourgeoises. Des inspecteurs y viennent constater le bon esprit communiste et faire chanter l'Internationale. De tout le reste ils n'ont cure. Que pourraient-ils faire sans livres, sans feu, sans lumière, avec des maîtresses grelottantes et affamées? Les écoles secondaires ont été transformées par Gorki en écoles normales soviétiques mixtes; et ce sont d'étranges établissements. Les instituteurs de jeunes filles ont été réunis aux Corps de Cadets. Les "enfants rouges" jouissent d'une liberté illimitée. Dès l'âge de neuf ans, les garçons sont exercés à pérorer dans les réunions publiques. On emmène les plus intelligents perquisitionner avec la police. Quant aux filles, mieux vaut n'en pas parler.

"Toute une génération russe est perdue d'esprit et de corps. Heureux ceux qui ne survivront pas," conclut Mme Merékjowsky.

Aux délégations étrangères en mission, on fait visiter deux asiles modèles qui ne servent qu'à cela. "Mais que MM. les Américains vident donc voir nos écoles, eux dont la pitié pour les enfants est si touchante qu'elle leur a inspiré une protestation contre le blocus." Mme Merékjowsky est très sévère pour les Anglais et pour la sentimentalité américaine, et en particulier pour Mister Hood, envoyé américain, qui a été si ému des bonnes intentions des bolcheviks "après s'être gavé de caviar dans le train impérial de Trotsky."

Les notes de Mme Merékjowsky

## ON DEMANDE

Une femme de chambre, blanche, digne de confiance, dans une excellente famille, genres splendides. Téléphone à Upton 247, ou s'adresser au numéro 5531 avenue St. Charles.

## A VENDRE

Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lnc., ce la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFiance.

## LE MASQUE BLANC

I

Quand le soleil à l'Occident Disparaît dans un pourpre ardent. Quand la nuit couvre le campagne. Sur le vieux mur de non verger. Un masque alors vient s'élever. L'armie mes châteaux en Espagne.

II

Un masque étrange, un masque blanc. Toujours pareil, toujours troublant. Toujours tragique et toujours pâle. De la Marquise de la Nuit. Masque de Princesse, en biscuit. Emaillé de poudre d'opale.

III

Masque anonyme, indifférent. Ni railleur ni tendre—effarant. Hieux, figé de perfidie. Masque de traître et de ciel. Qui semble mener dans le fier. Une sinistre comédie.

IV

Masque pervers et grimaçant. Masque froid, lugubre, agaçant. Masque sans yeux, masque sans âme. Moribide, effrayable, spectral. Oripeau d'un vieux Carnaval. Masque de fou, masque de femme.

V

Il est là, dans le firmament. Sourd, aveugle... implacablement. On peut aimer, on peut maudire. On peut souffrir, on peut pleurer. —Lui, pour nous mieux exaspérer. Garde son éternel sourire.

VI

Car il sourit toujours, toujours. Chaque nuit après chaque jour. Sur sa robe en porte la tâche. Car il sourit sans voir, encore. Lorsque mon chien hurle à la mort. Et, pour le fier, rompt son attache.

VII

Car il sourit, mais en fausset. Sans voix, sans lèvres et sans dents. Le masque lumineux, hostile. Environné d'obscurité. Et dont l'inquiétante clarté. A l'attristance du reptile.

VIII

Car il sourit, mais en fausset. Lui qui fit l'erreur de Musset. Qui dont il inspira les ballades. Lui qui fit pâmer les rêveurs. Lui qui fit germer des ferveurs. Aux replis des cerveaux malades.

IX

Il n'est pas, tous ces insensés. Compris que le masque glacé. N'est qu'une lanterne trompeuse. Suspendue au souffre-breux. De la grande porte du Néant. Par l'inextinguible Fileuse...

X

C'est pourquoi, dans le soir troublement. Quand j'aperçois le masque blanc. Sur les nuages en montagne. Je ferme mes volets de fer. Pour m'isoler de cet enfer.

Parmi mes châteaux en Espagne.

MAXIME GUITTON.

Tous droits réservés.

## La Desharmonie Sans Fil

M. L. R. Schmitt, inspecteur de radiotélégraphie de Chicago, a transmis à la presse les plaintes des milliers de personnes qui possèdent des radiophones et qui déclarent qu'il n'y a plus moyen de s'entendre, tant l'éther est surchargé de stations, interdites, numéros de concert et d'orchestre, sans compter les discours, les conférences et les nombreux messages envoyés par les amateurs.

D'après M. Schmitt, les amateurs sont requis d'accorder leurs instruments à raison d'un fond de 300 mètres, chose qu'ils ne font pas, d'où ce concert cacophonique qu'enregistrent leurs appareils. Il y a aux Etats-Unis 24,000 personnes possédant des radiophones—et tous ces amateurs remplissent de désharmonie et de discordance le ciel américain.

s'arrêtent au 24 décembre 1919. Le lendemain, elle partait avec son mari et deux amis, et après d'innombrables difficultés, la petite troupe parvenait à franchir la frontière polonaise.

CHANTAL.

**Typewriter Rebuilt Co.**  
Machines à écrire et fournitures.  
Réparations, achat, vente et échange.  
L. Dubuc, directeur.  
Téléphone Hemlock 2888  
628 rue Royale  
Nouvelle-Orléans, La.

**RESTAURANT CUISINE FRANÇAISE**  
ED P. PITRE, Propriétaire.  
Repas réguliers, Spécialité du Café à la Crème, Chambres meublées. Bains chauds et froids.  
617 Rue de Chartres  
En face Jefferson  
Nouvelle-Orléans, La.

**W. Frank LeCourt**  
Avocat  
413 Godchaux Bldg.  
Telephone M. 1721

Par l'Empire Rice Mill Company, Ltd., de la Nouvelle-Orléans, Lnc., ce la GRAINE DE RIZ DIGNE DE CONFiance.

## Faits Divers

Le vicomte Grey déclare que la politique de Lloyd George a brouillé la France et l'Angleterre, et que le rétablissement de relations cordiales avec la France est la chose la plus vitale de la politique européenne à l'heure actuelle. "Aussi longtemps que cette restauration n'aura pas eu lieu, ajouta-t-il, aucune conférence pour reconstruire l'Europe ne pourra se tenir." Le vicomte Grey est un possesseur de grande expérience et d'une perspicacité. Son opinion aura sûrement de l'écho.

Hambourg.—Les maisons d'importation de café cherchent à obliger les exportateurs brésiliens à cesser d'utiliser les lignes de navigation françaises et belges pour l'expédition de leurs cafés, sous prétexte de délais dans le transit qui occasionnerait aux Allemands des pertes sérieuses. Les Allemands recommandent aux exportateurs l'emploi de navires allemands plus rapides.

M. Poincaré est d'avis que la France a toujours été sacrifiée dans les conférences internationales et les conseils interalliés. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait décidé d'utiliser les canaux diplomatiques ordinaires pour traiter avec les puissances étrangères.

Paris.—Le Sénat a ratifié la nomination de M. Deschanel, ancien président, à la commission des affaires étrangères. Il succède à M. Poincaré.

## DERNIER CAPRICE DE LA MODE

Paris.—Le dernier caprice de la mode féminine est de porter la photographie d'un ami imprimée sur son bas de soie. Pour cela les bas de soie doivent être de couleur claire; la photo est imprimée sur le bas, au-dessous du genou. On se demande qui regarde ces photographies, peut-être bien le blanchisseur, car bien des dames se plaignent que les photographies s'effacent au lavage.

En plus de cela, il est du dernier chic de porter de grands anneaux en guise de boucles d'oreille, maintenus par des fils de soie. Une actrice bien connue, portait l'autre soir, des anneaux aussi grands que des bracelets, qu'elle se passe au bras quand elle ne les met pas à ses oreilles.

L'abbonné est la force d'un journal. Ami lecteur, abonnez-vous!

## DECOURAGEZ ET MISERABLE

Une dame de la Virginie si faible qu'elle ne pouvait quere se remuer — Elle dit que Cardui la soulagea immédiatement.

Ringgold, Va.—Mme D. T. Barker, d'une famille bien connue du comté de Pittsylvania